

Je est une femme

Christian Saint-Pierre

Numéro 156 (3), 2015

Nouveaux territoires féministes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Pierre, C. (2015). Je est une femme. *Jeu*, (156), 50–53.

JE EST UNE FEMME

Conçu par Marcelle Dubois, Brigitte Haentjens et Anne-Marie Olivier, *S'appartenir(e)* donne la parole à huit femmes qui la prennent, souvent avec une rare conviction, pour dire ce qui les élève et les diminue, ce qui les anime et les paralyse, ces appartenances douloureuses ou bénies qui sous-tendent leurs vies.

Christian Saint-Pierre



Faisons le pari que, dans le geste même de l'écriture, le féminin prendra sa force, ses droits, sa plénitude. Sans qu'il en soit le sujet lui-même. Sans lui faire la part belle. Simplement parce que nous déposerons nos paroles aux pieds du public¹...» Cette belle gageure a donné naissance à *S'appartenir(e)*, une soirée imaginée par Marcelle Dubois, Brigitte Haentjens et Anne-Marie Olivier, mise en lecture par Catherine Vidal et présentée au Trident le 9 mars, au CNA le 27 mars et Aux Écuries, en ouverture du 14^e Festival du Jamais Lu, le 1^{er} mai dernier.

PRISES DE PAROLES

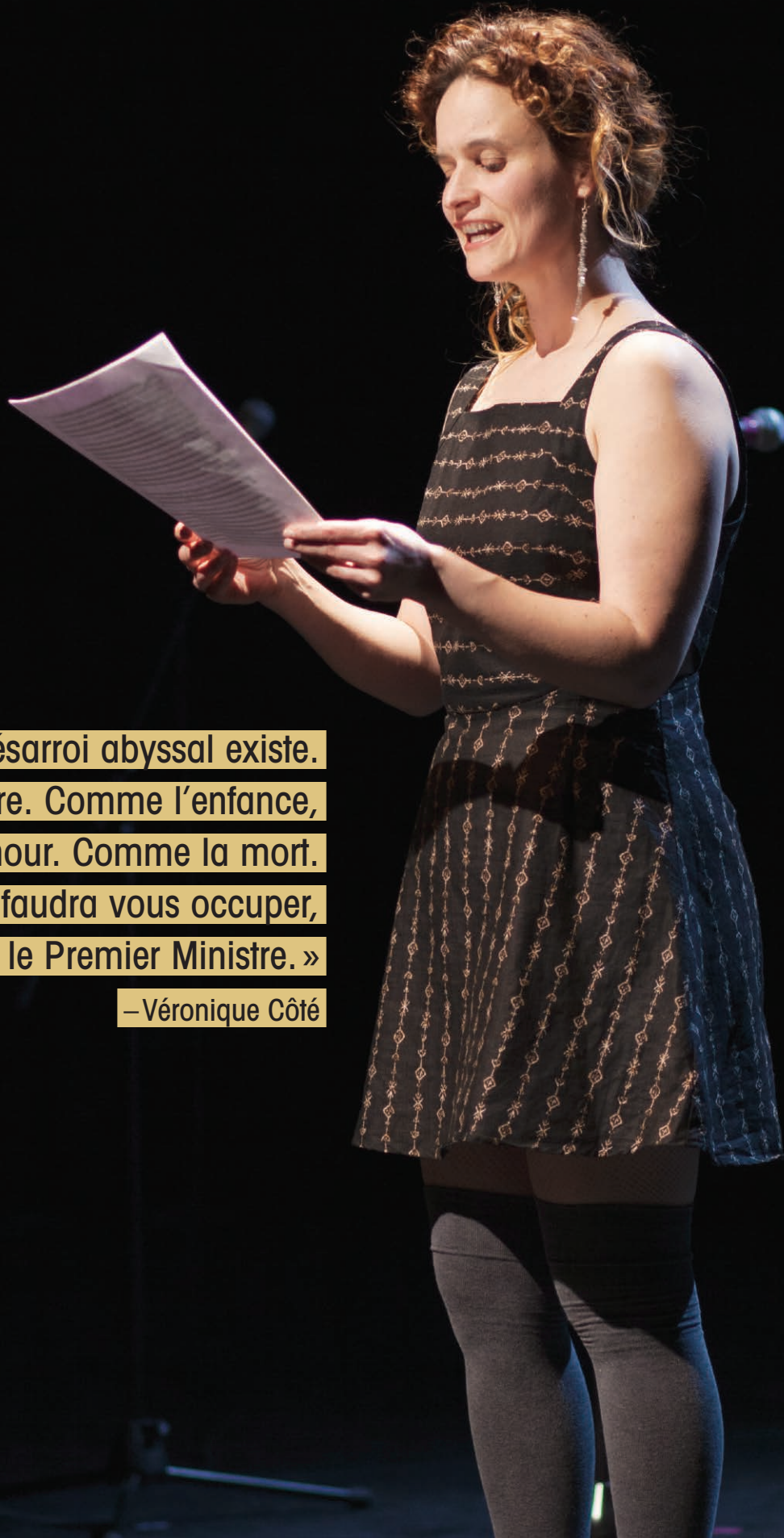
Huit auteures prennent la parole. Huit femmes disent leurs appartenances sociales, familiales, linguistiques, culturelles et citoyennes. Il y a une Innue, une Franco-Ontarienne, une Acadienne et cinq Québécoises. Emmanuelle Jimenez nous parle de la haine des femmes et du féminin. Au passage, elle s'inquiète de ce que la « moitié de l'espèce humaine explore librement sa créativité, tandis que l'autre doit toujours justifier sa place, expliquer sa nature et raconter sa lutte » (p. 21). Catherine Léger donne la parole à une femme qui a décidé de se servir de son corps pour faire

la paix... en couchant avec des terroristes: « Pourquoi tu penses qu'y se radicalisent? C'est clair qu'y sont en manque de sexe. [...] Y'ont besoin de sexe. De bon sexe. Pas de sexe de moumoune, là. [...] Y regardent de la *porn* depuis qu'y sont nés. Y'ont besoin que ça soit intense en crise pour sentir de quoi. » (p. 68)

Rébecca Déraspe explore le thème de la folie, un dédoublement de personnalité qui lui permet de dialoguer avec elle-même à plusieurs âges. Il est question des idéaux et de l'effet que le temps a très souvent sur eux: « Sur mon lit, sur mon plancher, sur le bord de ma fenêtre, y'a des petites versions de moi qui discutent de vive voix. Ça s'enflamme entre elles. [...] Y'en a une habillée en robe de mariée *grunge* un peu délavée – j'avais 18 ans, on s'est quittés après deux mois – qui vient s'installer sur mon épaule, qui s'agrippe à mon oreille, pis qui chuchote: On s'ennuie de toi. » (p. 39-41) Marjolaine Beauchamp livre des odes contemporaines aux femmes endeuillées, meurtries, laissées à la dérive. Sur bande, la voix de Joséphine Bacon, qui rappelle l'importance des femmes autochtones dans la construction d'une identité québécoise: « Tu vois, les hommes qui sont arrivés ici, il a fallu qu'ils rencontrent des femmes autochtones. Puis, les premiers Québécois sont nés des femmes autochtones. » (p. 50)

1. Marcelle Dubois, « Lettre aux auteures », dans Joséphine Bacon, Marjolaine Beauchamp, Véronique Côté, France Daigle, Rébecca Déraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger et Anne-Marie Olivier, *S'appartenir(e)*, Montréal, Atelier 10, coll. « Pièces », p. 10.

Véronique Côté dans *S'appartenir(e)*, présenté au Trident, au CNA, puis Aux Écuries lors du Festival du Jamais Lu 2015.
© David Ospina



« Ce désarroi abyssal existe.
C'est une vraie affaire. Comme l'enfance,
comme l'amour. Comme la mort.
De ça, aussi, il faudra vous occuper,
Monsieur le Premier Ministre. »

—Véronique Côté

DEUX LETTRES POIGNANTES

Dans une lettre pleine de souffle, de conviction et d'indignation, une missive portée par la rage et l'espoir, Véronique Côté s'adresse au premier ministre. C'est assurément le clou de la soirée. Il est question du suicide d'une femme dépressive, disparition pas du tout banale d'une citoyenne dont le geste individuel est une sorte de métaphore de ce qui nous arrive collectivement: «Si jamais, par un hasard épormyable, vous lisez cette lettre: réfléchissez à ce qui nous appartient, en tant que société, dans le chagrin insurmontable d'une jeune mère prospère, mais qui ne sait plus comment on fait pour vivre. Ce désarroi abyssal existe. C'est une vraie affaire. Comme l'enfance, comme l'amour. Comme la mort. De ça, aussi, il faudra vous occuper, Monsieur le Premier Ministre.» (p. 64)

Anne-Marie Olivier a l'honneur de clore la soirée avec un texte sublime, une longue lettre d'amour destinée... à l'amour. À notre époque, éminemment cynique, mais aussi très individualiste, dans laquelle l'autonomie émotionnelle est un impératif, ce n'est pas tous les jours qu'une femme avoue qu'un homme l'a transformée, qu'il lui a redonné goût à la vie, que l'amour qu'elle ressent pour lui et qu'elle reçoit de lui est assez puissant pour la soulever, pour faire d'elle un être humain meilleur, courageux, éveillé, bienveillant. Ce discours, que les plus blasés taxeront de naïveté, il a quelque chose de subversif et surtout de très inspirant: «Je pensais à ça, aujourd'hui: la force dont on a besoin, on pourrait la puiser à même nos cœurs, la colonne droite, l'âme arrivée par le désir, ardents, prêts à refaire le monde.» (p. 87)

Précisons que, lors du Festival du Jamais Lu, en écho à *S'appartenir(e)*, sept hommes de théâtre – Jean-Marc Dalpé, Olivier Kemeid, Robert Lalonde, Steve Laplante, Justin Laramée et Philippe Racine – ont présenté une soirée intitulée (*Y*) *Tenir*. Un beau prétexte pour explorer les tenants et les aboutissants de la condition masculine

actuelle, mais aussi pour proclamer leur amour des femmes. «Cette soirée, peut-on lire sur le site Internet du Festival, réaffirme qu'il ne peut y avoir de compromis quant à l'égalité entre les sexes, et que cet enjeu primordial est tout aussi féminin que masculin.» Il y a été notamment question de violence et de viol, mais aussi de suicide, de paternité et de l'éducation des garçons. Publiée intégralement sur le site Internet du Jamais Lu, l'adresse de Steve Laplante aux abuseurs de ce monde est bouleversante: «Toi qui es soupçonné pis qui seras jamais accusé. Toi qui as été abusé quand t'étais petit pis que calice c'est-tu de ta faute, tu fais juste reproduire. Toi Gomeshi. Toi la main longue qui va reconduire la gardienne. Toi qui étais saoul. Toi Gab Roy. Toi *Man Dude Big*. Toi le gros. Tu te replaces là?»

LE MOT QUI FAIT PEUR

Avec *S'appartenir(e)*, nous avons affaire à un tissage de paroles diverses, un programme contrasté en ce qui concerne les styles aussi bien que les thèmes. Serait-il juste de le qualifier de féministe? À mon sens, oui, cela ne fait pas de doute. Mais le mot, que Markita Boies et Lise Roy, créatrices de *Je ne suis jamais en retard*, n'ont pas hésité à employer pour promouvoir leur spectacle présenté au Théâtre d'Aujourd'hui en novembre 2014, semble faire peur à certaines des instigatrices de *S'appartenir(e)*. Est-ce une question de génération? Qu'est-ce qui pousse Catherine Vidal, dans une entrevue accordée à Michelle Chanonat pour le site Internet de *Jeu*, à dire que la soirée qu'elle a dirigée «touche au féminin, ou plutôt à l'humain par la parole féminine»? Qu'est-ce qui explique cette pudeur, cette crainte, voire ce refus d'exprimer explicitement, si ce n'est haut et fort, que le spectacle est féministe?

Quand la metteuse en scène dit, c'est «féminin plutôt que féministe» en prenant soin de préciser qu'il n'y a «pas de pancartes brandies», on ne peut s'empêcher d'y voir d'abord un amalgame entre féminisme et militantisme, puis une difficulté, loin d'être

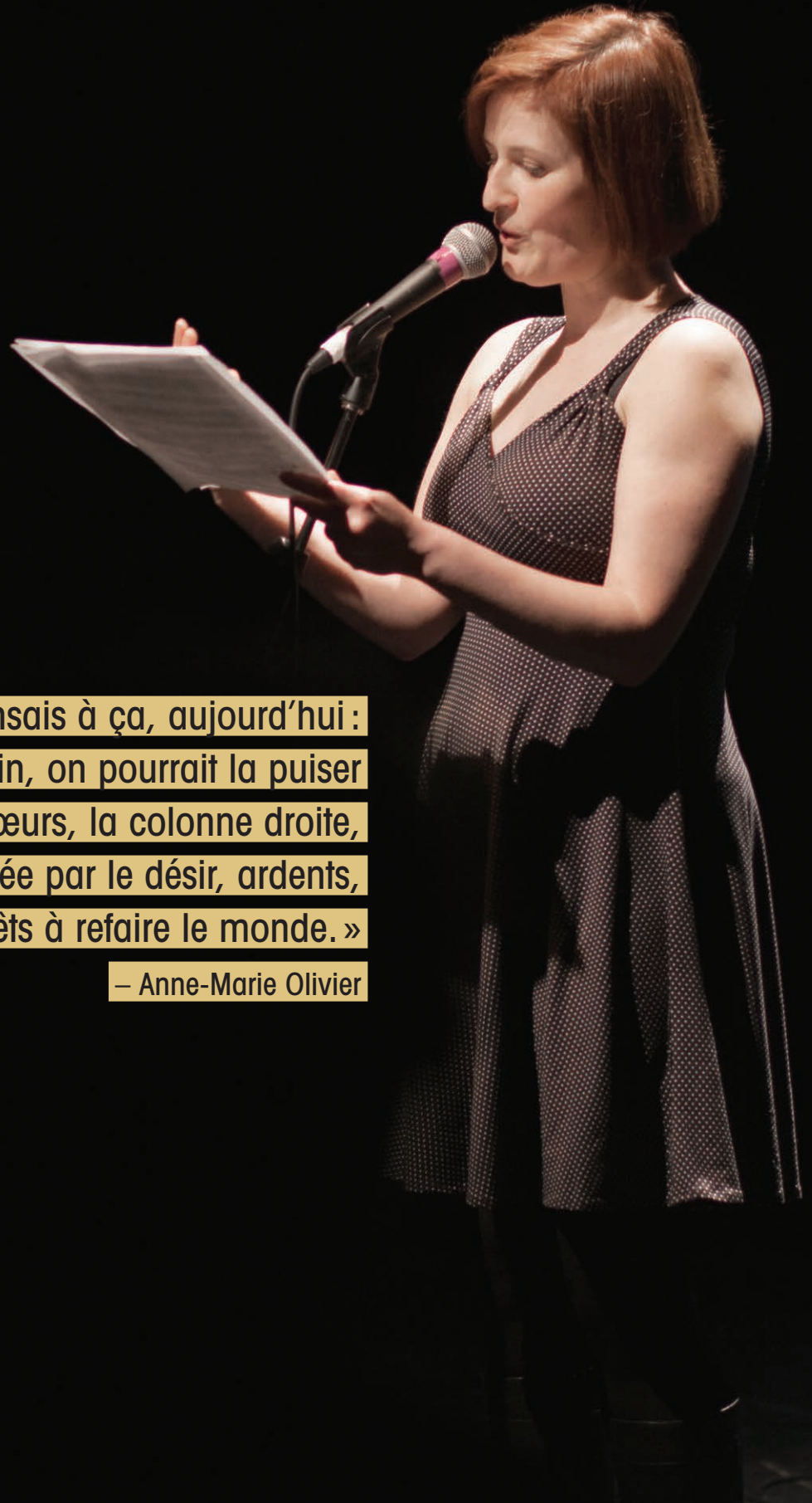
nouvelle, à endosser les discours et les méthodes de celles qui, dans les années 60 et 70, ont ouvert la voie, donné aux femmes d'aujourd'hui des droits qu'il serait d'ailleurs dangereux de tenir pour acquis. Vidal laisse entendre qu'il y a chez les auteures de *S'appartenir(e)* une «crainte d'être associée[s] à quelque chose de radical», le sentiment «de ne pas savoir comment défendre le féminisme aujourd'hui». Faut-il s'alarmer de voir de jeunes femmes de théâtre balayer sous le tapis la nature féministe de leur création? Cette pudeur serait-elle, du moins en partie, la cause du caractère individualiste et un brin consensuel de *S'appartenir(e)*?

UN NOUVEAU FÉMINISME

Peut-être aussi que le féminisme qui s'invente ici et maintenant est tout simplement différent. Pas «plus» ou «moins», seulement autre, mouvant, indissociable, par exemple, de certains enjeux qui sont cruciaux aux yeux de cette génération, à commencer par l'environnement. «Ces paroles de femmes, précise Vidal, dressent un portrait assez juste de notre génération, où les problématiques ont à la fois changé et sont restées les mêmes par rapport à celles de nos mères et de nos grands-mères. Pour nous, la vraie question est: comment prendre la parole aujourd'hui, et pas seulement en tant que femme? Il faut se décomplexer et le faire de façon libre, ne pas avoir à se justifier parce que nous sommes des femmes.»

«Quand des gars font un “show de gars”, ajoute Vidal, on ne leur demande pas de se justifier. Mais quand les femmes prennent la parole, elles doivent expliquer pourquoi. Aussi, cette soirée est une belle occasion de le faire de façon décomplexée.» Un jour, ça va arriver, il faut y croire; en créant un spectacle qui parle d'elles, de leur rapport au monde, de leurs préoccupations, de leurs visions, de leur sensibilité, de leur corps, de leurs rôles de fille, de mère, d'amoureuse et d'amante, toutes les femmes artistes de la planète cesseront de se demander: est-ce que les hommes vont se sentir interpellés? ●

Anne-Marie Olivier dans *S'appartenir(e)*, présenté au Trident, au CNA, puis Aux Écuries lors du Festival du Jamais Lu 2015. © David Ospina



« Je pensais à ça, aujourd'hui :
la force dont on a besoin, on pourrait la puiser
à même nos cœurs, la colonne droite,
l'âme arrivée par le désir, ardents,
prêts à refaire le monde. »

– Anne-Marie Olivier